

BUREAUX: RUE NAIN, 1

ABONNEMENTS:

ROUBAIX-TOURCOING: Trois mois, 12 fr.; Six mois, 23 fr.; Un an, 44 fr. LE NORD DE LA FRANCE: Trois mois, 14 fr.; Six mois, 27 fr.; Un an, 51 fr.; -- L'abonnement continue, sauf avis contraire. ANNONCES: 20 centimes la ligne. RÉCLAMES: 25 centimes. -- On traite à forfait

JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL ET COMMERCIAL DU NORD

PROPRIÉTAIRE-GÉRANT: A. REBOUX

ON S'ABONNE ET ON REÇOIT LES ANNONCES: A ROUBAIX, aux bureaux du journal, rue Nain, 1; A Lille, chez M. Béghin, libraire, rue Grande-Chaussée, 4; Paris, chez MM. Mavall-Lafitte-Bullier et Cie, place de la Bourse, 8; A Bruxelles, à l'Office de Publicité, rue de la Madeleine et chez J.-B. Pardon et Fils, 26, Chaussée d'Alsemberg, à Saint-Gilles-Bruxelles

Heures de départ des trains: Roubaix à Lille, 5 12, 7 18, 8 15, 9 43, 11 46, m., 12 23, 1 58, 3 39, 5 16, 6 18, 7 28, 8 22, 9 38, 11 08 s. Roubaix à Tourcoing-Mouscron, 5 38, 7 18, 8 45, 10 18, 11 23, m., 1 20, 2 45, 5 10, 5 38, 7 12, 8 22, 10 36, 11 38 Lille à Roubaix, 5 15, 6 55, 8 22, 9 55, 11 05, 12 57, 2 22, 4 47, 5 20, 6 55, 8 00, 10 13, 11 15 Tourcoing à Roubaix et Lille, 6 05, 7 10, 8 05, 9 10, 11 13, 12 15, 1 50, 3 31, 5 05, 6 07, 7 20, 8 18, 9 23, 11 00 Mouscron à Lille, 6 53, 9 22, 11 20, 11 57, 3 13, 4 47, 5 49, 7 09, 9 05 DIMANCHES ET FÊTES: Tourcoing à Mouscron, 7 27, 7 36 soir; Mouscron à Tourcoing, 8 00 soir

BOURSE DE PARIS

DU 20 NOVEMBRE	
3 0/0	61 35
4 1/2	88 00
Emprunts (5 0/0)	97 70
DU 19 NOVEMBRE	
3 0/0	62 60
4 1/2	88 40
Emprunts (5 0/0)	97 95

ROUBAIX, 21 NOVEMBRE 1874

VILLE DE ROUBAIX

Elections Municipales du 22 Novembre 1874

Première Section.

CANDIDATS: Constantin DESCAT, maire. Louis WATINE WATTINNE, adjoint au maire. SCREPEL ROUSSEL, adjoint au maire. François SENEY, épicière (fort Mulliez).

Deuxième Section.

CANDIDATS: DELLEBECQ-DESFONTAINE, conseiller sortant. LÉZY-D'HALLUIN, industriel. Henri PARENT, conseiller sortant, fabricant de harnats. Paul WATINE, fabricant, (ancien officier de mobiles.)

Troisième Section.

CANDIDATS: Pierre PARENT, ancien conseiller. Henri SALEMBIER, propriétaire. MILESCAMPS, boulanger. Henri WATTINNE, négociant.

Quatrième Section.

CANDIDATS: J.-B. DELPLANQUE, directeur de fabrique. DELCOURT-TIERS, brasseur. Amand HARINKOUCK, fabricant de tapis. MULLIEZ DUCHATELET, brasseur.

Cinquième Section.

CANDIDATS: L. SCREPEL CHRÉTIEN, filateur. Glotire PENNEL, propriétaire. André DERVILLE, entrepreneur. Eugène WATTINNE, négociant.

Sixième Section.

CANDIDATS: Paul MASUREL, filateur. RINCHEVAL, maître-paveur. Philippe SCAMPS, tisseur. L'HERBIER PAULUS, marbrier.

Septième Section.

CANDIDATS: Charles POLLET DUTHOIT, fabricant. Paul SCREPEL, négociant. J. de MASUREL, négociant. CORDONNIER COGET, peintre.

Huitième Section.

CANDIDATS: Louis LECLERCQ-MULLIEZ, fabricant. Pierre DESTOMBES, propriétaire.

Auguste TIERS, cultivateur. Floris DESREUMAUX, comptable.

Neuvième Section.

CANDIDATS: César GAYDET, teinturier. François ERNOULT, apprêteur. Carlos CORDONNIER fils, industriel. Ferdinand DEREGNAUCOURT, architecte.

En dehors des esprits prévenus ou aveuglés par les passions du moment, il n'est personne ne reconnaissant que pour les élections municipales, le mieux est de se dégager de toute espèce de préoccupation politique, afin de pouvoir réunir dans les conseils municipaux tous les hommes les plus capables de comprendre et de servir les intérêts de la commune.

Cette sage manière de voir ne date pas d'aujourd'hui, elle a pour elle la sanction du temps, la sanction des bons résultats produits par elle sur tous les points de la France. C'est elle qui, au siècle dernier, inspira au prévôt des marchands de l'édilité parisienne ces belles paroles que nous avons eu l'occasion de reproduire récemment:

« Quand vous entrez dans l'hôtel-de-ville, n'oubliez jamais, alors que vous endossez vos costumes d'échevins ou de conseillers, de laisser au vestiaire, avec vos habits de ville, toutes vos opinions politiques et philosophiques. En mettant le pied dans ce palais, vous êtes les magistrats, les tuteurs de la ville. Ces titres sont assez beaux, ma foi, pour contenter une honnête ambition. »

Devons-nous désormais nous départir de ces errements éprouvés, de ces principes tutélaires? Avant d'y consentir, attendons que l'on nous en ait démontré la nécessité et l'avantage; nous pourrions attendre longtemps cette démonstration. — Attendons tout d'abord que LA LOI, ce dogme suprême de la République, nous y ait autorisés, ce qu'elle n'a garde de faire et ce que, dans agité, nous aurions grand tort de lui demander.

Il faut bien le rappeler, puisqu'on semble l'oublier, la législation qui nous régit interdit aux conseils municipaux de se placer jamais, et en aucun cas, sur le terrain politique. Vouloir faire les élections municipales sur ce terrain, c'est donc se mettre en opposition formelle avec un des grands principes de notre législation, et ceux que cette tendance inquiétante sont bien en droit de dire que lorsqu'on viole l'esprit de la loi, il doit en coûter bien peu pour en violer la lettre.

Aux gens qui pensent comme nous à ce sujet, les partisans de la politique en tout et partout adressent volontiers le nom de réactionnaires. De toutes les appellations imaginables, celle-là est certes la plus inexacte et la moins fondée, quand ceux à qui on l'adresse défendent un principe essentiellement libéral dont ils ne se sont jamais départis, et que, le cas échéant, ils ont su

aussi bien soutenir contre le gouvernement que contre les particuliers. Les véritables réactionnaires en pareille matière sont ceux qui, du bien, nous font reculer au mal, ceux qui, prenant le progrès à rebours, voudraient nous ramener à une conception de la municipalité bien inférieure à celle qu'en avaient nos pères, il y a plus d'un siècle. Puissent-ils n'être pas les premiers victimes de leur tentative, car la graine qu'ils sèment lèvera tôt ou tard, plus encore dans les bas fonds que sur les hauteurs, et la foudre dont elle pourrait bien embarrasser tout d'abord les semeurs.

Nous croyons opportun, au moment où le scrutin va s'ouvrir, de remettre les yeux du public le récit des négociations qui avaient été tentées pour arriver à former une liste de conciliation.

Voici l'exposé présenté lundi dernier par M. P. Scrépel, dans une réunion tenue chez M. Pierre rant.

« Messieurs, Je viens vous rendre compte des paroles que, de concert avec quelques amis, j'ai eu l'honneur de prononcer à la séance de conciliation et d'intérêt général. Nous avons pour but exclusif la défense des intérêts moraux et matériels de la ville de Roubaix. Toute question politique étant mise à l'écart, et forts de nos intentions désintéressées, nous comptons sur un succès; toutes ces espérances se sont évanouies par la décision prise ce matin dans le comité dit « républicain. »

Pour apprécier notre conduite et nos efforts qui, malheureusement, ont été stériles, vous devez, Messieurs, connaître toutes les phases de nos négociations. C'est ce que je vais avoir l'honneur de vous exposer.

Monsieur Ch. Junker, dont nous sommes si fiers de constater ici les intentions conciliatrices, nous avait fait espérer qu'une tentative aurait pu s'établir sur les bases suivantes:

1^o Abandon d'un des candidats à la candidature ouvrière, placement par nous.

2^o Seize sièges nous seraient réservés au Conseil municipal; pour arriver à ce résultat, une liste de noms aurait été présentée, sur lesquels seize auraient été choisis.

C'était vraiment de la conciliation, c'est-à-dire un échange de concessions réciproques.

A une réunion qui fut tenue vendredi soir chez Monsieur P. Parent, et soumise à nos propositions. A l'unanimité des membres présents, cette base de conciliation fut adoptée.

Le lendemain samedi matin, je reçus de M. Ch. Junker une lettre d'invitation pour assister à une réunion qui se tenait chez lui. Dans cette lettre, il m'exprimait le regret qu'il éprouvait de savoir que: « j'avais présenté comme des propositions acceptées par les personnes autorisées, des questions que nous avions à peine effleurées et qu'aucun d'eux n'avait osé ni proposer ni résoudre sans consulter. »

Ces sont les expressions mêmes de sa lettre. Il ajoutait: « pour qu'aucun malentendu ne vienne arrêter le mouvement de conciliation que nous désirons tous, je convoque chez moi ce matin à 9 heures MM. Jules

et Paul Masurel, Ch. Pollet, Deregnaucourt et Ach. Scrépel; veuillez être des nôtres et agréés, etc. »

« Je fus étonné du contenu de cette lettre. Je croyais que M. Junker se savait autorisé à nous faire les propositions que j'ai mentionnées. Mais son bon vouloir lui était personnel et la réunion qui eut lieu

Aux Electeurs de la septième section.

Microfilm

Le Progrès du Nord a recherché et énuméré complaisamment les liens de parenté qui existent entre certains candidats conservateurs; la feuille lilloise en triompha avec fracas: conseil de famille! s'écriait-elle.

S'il existe des cas d'incompatibilité entre quelques élus, ils seront corrigés par le second tour de scrutin.

Quant aux cousins aux 3^e, 4^e, 5^e, 6^e et 7^e degrés découverts par le Progrès, leurs intérêts sont tout à fait séparés, leur indépendance est entière; des associés et les commandités de M. Deregnaucourt, qui se présentent en masse aux suffrages populaires, ne peuvent, à coup sûr, en dire autant.

M. le docteur Carrette, conseiller municipal sortant, nous adresse la lettre suivante:

Monsieur, Malade depuis deux ans, j'ai rempli très incomplètement mon mandat de conseiller municipal; j'ai à cœur de le déclarer aux électeurs et de leur soumettre mes impressions, relativement à la gestion des affaires administratives pendant les trois années qui viennent de s'écouler.

La majorité du Conseil, même avant d'avoir reçu son mandat, avait fait acte d'astracisme à l'égard de tout individu n'ayant point l'étiquette républicaine; c'était dire: les républicains seuls sont

Fauilleton du Journal de Roubaix DU 22 NOVEMBRE 1874.

ANGELINE

PAR CLAIRE DE CHANDENEUX.

Il y avait une foule énorme, bruyante et mêlée aux abords de la gare de Strasbourg, à Paris, le 20 août 1855, une foule avide et curieuse attendant la reine d'Angleterre, qui venait nous visiter.

A l'intérieur de la gare, décorée de tentures et de fleurs, c'était la foule aussi, mais élégante, soyeuse, parfumée.

Les jolies femmes étagées le long des banquettes comme des grappes de fruits mûrs, se consolait de leur interminable attente par l'exhibition de leurs toilettes et la critique de celle de leurs voisines.

Les hommes, en groupes nombreux et animés, paraissaient supporter moins philosophiquement que l'assistance féminine le retard regrettable et prolongé de la reine Victoria.

On ignorait encore que la marée capricieuse avait joué à la reine le mauvais tour de la retenir loin de ce rivage français, où l'on sait trop peut-être que l'exactitude est la politesse des rois.

Cependant, avec les heures qui s'écoulaient lentes et monotones, l'impatience gagnait la société choisie à

laquelle des billets d'invitation avaient donné des entrées de faveur.

Les petits pieds battirent les estrades par des mouvements saccadés; les cannes frappèrent le sol avec des allures nerveuses; quelques bâillements s'élevèrent derrière les éventails; quelques estomacs, trop violemment surexcités, tournèrent à la défaillance; l'attente et l'agitation étaient au comble... et la reine n'arrivait pas.

Deux personnes seulement se semblaient nullement se préoccuper de l'heure avancée ni au découragement généralement.

L'une était une jeune femme blonde, très-frêle, très-gracieuse, très-jolie, coquettement posée sur le devant de l'estrade gauche, la mieux située pour bien voir le cortège royal, et semblant à peine toucher la banquette de velours sur laquelle se détachait fraîche et vaporeuse, sa robe de mousseline blanche, ornée de pompons bleus.

L'autre était un grand jeune homme de trente ans — peut-être un peu moins — mais l'expression sérieuse de son visage et la profondeur de ses yeux noirs l'enrichissaient d'une ou deux années.

Placé près du parterre artificiel qui occupait le centre de la gare, tout en face de la dame blonde, il la contemplait depuis son entrée — plus de quatre heures — avec tant de fixité et de charme, qu'il eût désiré que la marée retint la reine à Boulogne au moins jusqu'au lendemain.

Ce vœu téméraire ne devait pas être exaucé. Un coup de sifflet retentit, qui fit battre tous les cœurs: le train royal était signalé. Il y eut une minute d'anxiété... La musique des guides attaquait la *God save the Queen*... Le train royal s'arrêta à quelques pas des curieux.

Alors, tandis que l'empereur aidait la reine à descendre, que les saluts officiels s'échangeaient, que les principaux personnages des deux cours se formaient en cortège, le jeune homme quitta son observatoire fleuri et se dirigea sur l'estrade gauche, où toutes les invitées s'agitaient pour mieux voir.

La dame blonde avait été la première debout, mais ses voisines, plus grandes, s'interposaient sans nulle charité entre elle et le spectacle attendu.

Elle essaya de glisser sa maigronne personne entre les deux majestueuses douairières qui l'étouffaient; ce fut en vain. Un nuage boudoir se répandit sur sa physionomie, et elle se rejeta en arrière, laissant le champ libre à celles qui possédaient l'avantage de la taille.

A ce moment, une main lui fut tendue, et une voix masculine murmura près d'elle:

— Venez, je vous en prie, madame; confiez-vous à moi!

Elle regarda, surprise, et distingua difficilement, dans le feuillage de soie et de dentelles qui s'agitait autour d'elle, deux yeux noirs ardents qui suppliaient mieux encore que la voix.

Ce n'était pas l'heure des pruderies

exagérées. La jeune femme n'hésita pas. Elle mit sa petite main dans la main inconnue, se laissa attirer hors du cercle qui l'enfermait, et descendit bravement les trois marches de l'estrade.

Il y avait là le fauteuil que lady Cowley venait de quitter pour aller au devant de sa souveraine. La main inconnue — qui était une main droite — s'adjoignit une main gauche, et la jeune femme fut soulevée et placée sur le fauteuil avant d'avoir deviné l'intention de son protecteur.

Elle chancela en touchant de ses petits pieds le siège élastique, mais une épaule prévoyante s'offrit à son bras étendu. Elle s'y appuya sans protester; la reine passait.

— Vive la reine d'Angleterre! vive le prince Albert! criaient-ils avec une ardeur capable d'ébranler les solides voûtes de la gare.

— Êtes-vous bien? demandait la voix suppliante.

Mais la jolie blonde ne songeait ni à acclamer ni à répondre; elle regardait avec stupeur la toilette d'un goût particulièrement britannique que la reine portait ce jour-là.

Le cortège passa; l'empereur et la reine, le prince Albert et la princesse royale, le prince de Galles et les dames... et des officiers... et une suite nombreuse.

Si la jeune femme n'avait vu que la robe de la reine, le jeune homme, lui, n'avait absolument rien vu. Le joli bras qui soutenait son épaule, soit hasard,

soit distraction, effleurait sa joue, y produisant une ineffable impression de fraîcheur; le reste lui importait bien peu.

Quand le cortège eut gagné la grande porte, une immense acclamation retentit. Le peuple saluait la reine Victoria. Le jour baissait, il était près de sept heures, et il attendait depuis midi.

La dame blonde sauta lestement à terre, en adressant à son protecteur un gracieux sourire, dont il fut ébloui. Puis elle aperçut une amie, lui fit signe, s'accrocha à son bras, et disparut dans le tourbillon.

Le jeune homme resta quelques minutes immobile, pétrifié et désespéré.

— Eh quoi! pensa-t-il amèrement, elle est partie sans un mot, à peine un sourire. Il est vrai que ce sourire-là... tandis que pendant plus de trois heures — trois célestes heures! — je l'ai entourée, baignée de toutes les tendresses de mon cœur... Oh! l'ingrate!...

Mais, au fait, elle ne pouvait pas le deviner. Je suis injuste... Eh bien! non, cela se devine... je persiste: elle me devait un remerciement. Si elle a vu la reine, elle me le doit bien; car sans moi elle étouffait, la pauvre âme. La reine!... je ne l'ai pas vue, moi, mais j'ai vu, j'ai senti le plus joli bras du monde. Oh! la belle journée! et que la reine Victoria est donc aimable d'être venue nous visiter!

Ce fut en se livrant à des rêveries de ce lyrisme inenné que Jules Revel,